

LA PART DE L'AFFECTIVITÉ

dans les textes d'enfants et dans nos techniques

« Si le milieu où il se trouve assure les principes essentiels à son alimentation... dans une atmosphère favorable ensoleillée de vive lumière et d'affection attentive, le jeune être monte avec le maximum de puissance dont il est capable », écrit Freinet au début de son « Essai de psychologie sensible ».

Nous savons trop, hélas ! que, pour de nombreuses raisons, l'enfant est souvent mal alimenté, que sa famille, tantôt accaparante, tantôt rejetante, est rarement aidante comme il le faudrait.

Si bien que l'enfant nous arrive souvent déséquilibré, portant la blessure douloureuse, sinon la cicatrice de chocs qu'il a reçus dans sa première enfance et qui ont provoqué en lui un refoulement, quand ce n'est pas une déviation.

Si l'école parvient à ouvrir une brèche qui permette à l'enfant de prendre ia tête du peloton, il retrouvera la complexité de son torrent de vie.

Nous pensons avec Freinet que seules nos méthodes d'expression libre (texte libre ; dessin, peinture, danse, théâtre libres) sont capables de permettre à l'enfant de retrouver son harmonie et sa puissance.

« Nous encouragerons donc les individus restés sur le quai à extérioriser leurs émotions, leur trouble, leurs craintes, leurs espoirs, leurs hésitations. Cette confession sera déjà par elle-même une libération ; le trouble cessera d'être solitaire ; même s'il reste provisoirement sur le quai, l'individu n'y sera plus seul ; la satisfaction quelque anormale qu'elle demeure ne sera plus solitaire ; elle tendra à se socialiser, à s'idéaliser et il ne dépendra que de nous de l'aiguiller vers l'impétueux torrent de vie.

Cette extériorisation sera d'autant plus salutaire qu'elle risque d'être appréciée, comprise et sentie par d'autres individus qui ont toujours à quelque moment de leur existence, peiné eux aussi sur le quai, s'ils n'y sont pas intégralement demeurés. Par ce biais, par cet ersatz intelligemment utilisé, nous rejoignons la communauté ; nous retrouvons la voie royale, sur laquelle il nous suffira de nous raffermir ; nous nous évadons du quai, nous échappons à la hantise de la salle d'attente.

Lorsque l'enfant chante, danse, dessine, peint, grave, raconte oralement ou par écrit, c'est cette extériorisation qui se réalise et qui explique les vertus profondes, insuffisamment appréciées des techniques d'expression artistique dont nous avons été les initiateurs : la rédaction libre, et pas seulement celle qui se contente de décrire ou de narrer, mais qui est la confession intime de troubles, de croyances, de craintes, de souffrances ou de joie, le poème-chant qui est comme une explosion fonctionnelle, comme l'aboïement du chien, ou le cri lugubre du renard la nuit ; le dessin, projection fidèle sur le papier d'un monde intérieur désaxé ou déséquilibré ; la gravure, qui est maîtrise et domination, pour des fins d'expression affective, de la matière inerte, le mouvement, la danse et le travail en général qui sont, eux aussi, par un détour sensible, prise de conscience d'une insondable virtualité de puissance.

Il ne s'agit nullement, par ces techniques, de substituer à l'éminence des

exemples adultes l'imperfection des réalisations enfantines, ni même de mettre prématurément en vedette le talent rimé de quelques artistes en puissance. C'est là pour ainsi dire un enseignement humain, une révélation non négligeable de cet appel instinctif à des forces sourdes qui bouillonnaient sans jamais pouvoir trouver la faille par où s'écouler et s'épanouir. Mais ce qui compte plus encore pour nous par delà ces exaltantes réussites, ce qui autorise la généralisation de nos techniques d'extériorisation artistique, même lorsqu'il n'en résulte aucun chef-d'œuvre, c'est cette vertu intense de libération, cette possibilité pour tous les êtres, même les plus déshérités, de s'évader du quai où ils sont refoulés, et cela, par une voie qui est un ersatz mais qui peut, grâce à nous, rejoindre les grandes lignes de puissance et de vie.

La victoire sera complète si s'opère cette jonction, si l'expression artistique est ce vol intuitif et majestueux qui permet de quitter le quai aride et désespérant pour atteindre merveilleusement les lignes essentielles d'action. » (Freinet, « Essai de psychologie sensible ».)

Et si nous avons la chance de savoir entrer dans le jeu, nous nous apercevons que l'enfant est une source de richesse inépuisable, « que ses sens clairs sont notre sauvegarde..., comme une sorte de voyance à jamais éteinte en nous..., que c'est seulement l'art qui est essentiel », ainsi que l'écrit Elise Freinet.

Nous pensons enfin avec O. Mourier que nous ne nous éloignons pas du combat social en essayant de découvrir avec l'enfant les splendeurs de la vie.

Les exemples qui vont suivre ne sont pas tous des réussites. Ils ont été vécus ces deux dernières années dans les deux classes très chargées (40, 45 et même parfois 50 élèves) d'une école à deux classes avec des enfants difficiles, souvent abandonnés à la rue, vivant dans une atmosphère parfois immorale au milieu d'une population hostile à nos méthodes d'enseignement. Ces classes mal installées étaient à peu près dépourvues de matériel pédagogique. Les maîtres ont suivi pas à pas depuis vingt-cinq ans l'expérience pédagogique profondément éducative des Freinet. Et ils n'ont qu'un désir : profiter le plus possible de cette expérience.

Il appartiendra aux maîtres placés dans de meilleures conditions de montrer qu'ils sont allés plus loin que nous. Mais il appartiendra surtout à l'école Freinet de nous montrer que trente enfants sont chaque année régénérés grâce à une alimentation saine, loin de la médecine officielle actuelle, au milieu de pédagogues avertis, mais surtout à cause du dévouement incessant et affectueux de Freinet et d'Elise qui ont su mettre leur apostolat au service d'une enfance particulièrement déshéritée.

• •

Y., moins de 6 ans, arrive en classe en octobre 51, suçant son pouce, se masturbant. Ses yeux sont vifs, mais sa main tremble continuellement. Il est presque toujours couché sur sa table et parvient difficilement à copier les quelques mots du texte choisi. Il ne raconte jamais rien.

Dans le courant du mois d'octobre, nous sortons dans la cour ; les marronniers ont revêtu leurs plus riches couleurs et les enfants sont invités à les peindre. Je n'ai pas l'habitude du dessin d'enfant. Mais je remarque que Y ne tette plus son pouce pendant les deux heures que nous passons dans la cour ; il est transfiguré, son air est radieux, il parle, il est heureux. Je suis frappée par son dessin qui ne ressemble pas à celui des autres : de belles arabesques rouges pendent de son arbre.

Dans les mois qui suivent, je ne remarque rien. Mais Y. a dû être impressionné par quelques dessins d'arbres de ses camarades agrandis sous les conseils d'Elise.

Par un bel après-midi du mois de mars, alors qu'il a 6 ans 3 mois, Y. travaille à un dessin pendant deux heures et me demande s'il ne peut pas rester après la classe pour le terminer. J'hésite, car sa mère, hostile à nos méthodes, m'a défendu de garder ses enfants après 4 heures et demie pour l'imprimerie ou le dessin. Je cède tout de même et, une heure plus tard, je m'aperçois qu'il est toujours dans la classe, seul, achevant le ciel d'un paysage très original du printemps.

— Est-ce que vous afficherez mon dessin ? me demande-t-il en partant.

Le lendemain matin, il m'apprend que sa mère l'a grondé très fort ; mais il a la joie de voir son dessin affiché, bientôt encadré et emporté à La Rochelle, à la Maison de l'Enfant. A partir de ce moment-là, à peu près tous ses dessins sont dignes du concours...

Les vacances arrivent. A la rentrée, il revient trottant son pouce plus que jamais. Pendant deux mois, pas un dessin, pas un texte libre. Mais vers Noël, quand la neige tombe, ses yeux reprennent leur éclat. Il peint magnifiquement son rêve de Noël, le dessin a été exposé à Rouen.

Avec la neige, la poésie naît dans ma classe. Et les enfants découvrent le monde : la nuit, les étoiles, le soleil, la gelée, etc.

Y. a regardé la lune et ce qui l'a frappé, c'est sa puissance :

Si petite
dans le ciel immense,
la lune éclaire le monde,
Je marche
elle marche.
Je cours,
elle court.

Je m'arrête,
elle s'arrête.
Si petite
dans le ciel immense,
la lune éclaire le monde,
Le monde
qui tourne.

Et, comme l'année précédente, tout ce qu'il fait devient majestueux.

Pour le congrès, il avait peint un chameau sur une affiche destinée à être posée chez un commerçant. Elise a dû trouver la peinture trop belle pour une affiche et l'a mise dans la salle d'exposition du congrès.

Et voici ce que je trouve dans une lettre écrite en mai à sa petite correspondante :

Le printemps est très joli à Saint-Benoît.
Les roses sont fleuries.
Les petits oiseaux chantent.
Vive le printemps !

Il sacrifie ses récréations pour illustrer magnifiquement des pages d'album.

Grâce à nos techniques, Y. qui serait resté sur le quai dans une école traditionnelle, a atteint les sommets dans l'expression artistique en peinture surtout. La majesté de ses œuvres a influencé fortement la classe.

P. L. arrive en octobre 52, assez timide, peu loquace. Il s'intéresse tout de suite au dessin libre. Elise trouve son premier dessin très bien, garde un portrait fait par lui, le seul qui soit né dans ma classe depuis deux ans.

Mais il n'est pas possible de le faire parler.

En janvier, nous recevons l'adresse d'une école correspondante. Les enfants écrivent leur première lettre. Voici ce que P. L. a écrit :

Ma maman est épicière.
Mon papa est mort et je vais souvent au cimetière.
Je m'amuse bien à l'école.

Je sais que P. L. a perdu son papa, et je suppose que la mort est récente.

Les brouillons sont corrigés, des lettres recopiées et illustrées.

P. L. a dessiné une église, une croix, un personnage debout devant la croix (son père ou lui, je n'ose pas l'interroger), un chien, un corbillard surmonté de couronnes.

Ce dessin me saisit. Je lui dis : « Ta lettre est très mignonne, tu vas me la recopier afin que je la garde. » Mais je ne suppose pas qu'il va l'illustrer à nouveau. Et cette deuxième illustration est beaucoup plus artistique que la première, noire sur fond jaune, un pot de fleurs très artistique, une croix, un personnage.

Je me renseigne et j'apprends que le papa de P. L. est mort depuis trois ans alors qu'il n'avait lui-même que 3 ans. Cette mort a dû causer chez l'enfant un choc violent dont il ne s'est pas remis.

Grâce à nos techniques, à la correspondance en particulier, P. L. a pu faire cette confession qu'il n'aurait peut-être pas faite tout haut.

Et il continue de dessiner des églises, très originales. Je ne le crois pas sur le quai, mais pas assez libéré.

Mais ses autres lettres sont restées très courtes et très banales. La classe trop nombreuse n'a pas dû être assez aidante. Peut-être l'aide aurait-elle dû provenir de la famille et je crois la maman assez dure.

M., 6 ans, arrive en octobre 52, le visage triste, l'air malheureux, peu attentif à notre travail.

Je sais peu de chose sur lui, sinon qu'il est en nourrice à Saint-Benoit.

Peu de temps après la rentrée, un petit camarade perd sa mère presque subitement.

Nous parlons de ce malheur en classe. A part Narcisse qui vient de l'Assistance publique, je sais que tous mes élèves ont leur maman.

Et j'entends M. qui me dit : « Moi, Madame, je n'ai pas ma maman ; elle est morte quand j'étais tout petit et je n'aime pas mon autre maman ».

Je ne poursuis pas plus loin l'entretien public, je crains des révélations brutales qui pourraient avoir des répercussions indiscrètes. J'interroge un peu M. à part qui me répète qu'il n'aime pas sa deuxième maman.

Quelques jours plus tard, en classe, nous parlons de la guerre. M. me dit : « Moi, Madame, je veux qu'elle vienne la guerre pour tuer ma maman, parce que je ne l'aime pas ; elle me bat. »

Je suis à peu près sûre que cette phrase répétée dans la grande classe est allée jusqu'à l'intéressée. J'ai appris de la bouche même de cette femme que, ne pouvant faire des lavages à cause de sa santé, elle s'était mise à prendre des enfants en nourrice afin de gagner sa vie.

Le petit M. a perdu sa mère en naissant ; son papa ne vient jamais le voir.

Il n'a pas beaucoup travaillé. Grâce à l'imprimerie, il a raconté quelques textes libres sur les bêtes ; peut-être reporte-t-il sur elles son affection.

M. a pris nettement conscience des causes de son refoulement ; mais il est visiblement resté sur le quai. L'école, qui n'a des enfants que six heures par jour, ne peut pas, aussi aidante qu'elle puisse être, compenser le milieu rejetant d'une famille adoptive.

Claude, 13 ans, retardé notoire et presque anormal, n'est apte qu'à la copie.

Il nous apporte, rarement, une notation sensible qui montre qu'il n'est pas absolument amorphe.

J'essaie de pénétrer un peu cet esprit fruste. Le fait de s'intéresser à lui illumine déjà son visage.

Quelle sensation cristallisera la lueur qu'il porte en lui ?

C'est la neige qui le transportera et il nous donnera à cette occasion toutes les notations du texte suivant que la classe l'aidera à mettre en forme.

NUIT DE NEIGE

Je suis tout blanc !
Les arbres sont tout blancs !
Je chante : « Au clair de la lune ! »
Je chante : « Au bois voisin ! »
La lune court dans le brouillard.
Une petite étoile bleue tombe à terre.

Je l'écrase. La voici disparue.
Me dit Gérard :
« C'était un ver luisant tout bleu
Qui marchait sur la terre brune. »
Je l'ai tué, sans faire attention !

Ce n'est certes pas la « brèche » totale. A son âge et en raison de ses insuffisances, nous n'attendons pas de miracle, mais la méthode d'expression libre lui a permis de se réaliser au moins une fois et il nous reparlera souvent, simple et fier, de son texte choisi.

Aidé plus jeune, qui sait s'il n'aurait pas pris un départ qui aurait fait, pour lui, de la classe un plaisir et non une plate corvée.

G., 13 ans, issu d'un milieu épouvantable, classé à jamais comme cancre et voyou, insensible en apparence à toute sanction, se lancerait bien dans le texte libre mais il est incapable de l'écrire lisiblement comme de le lire correctement.

Au début, je lui permets de le lire de vive voix : il n'est point timide, ni embarrassé. La liberté toute anarchique que lui laisse son milieu lui offre mille occasions de faire ses expériences — et quelles expériences ? — de connaître le monde, d'assister à des incidents plus ou moins dramatiques, ce qui lui assure un certain succès dans le choix des textes.

Je lui demande un effort pour présenter par écrit ses textes. On sent une légère amélioration bien que l'orthographe reste désastreuse. La diction s'améliore aussi.

Par moments je crois avoir gagné la partie. Mais le graphique des succès et des échecs reste capricieux.

Qu'aurait-il fait sur des textes imposés ? Rien, c'est certain.

Ses trouvailles dans la mise au point collective des textes sont assez nombreuses. Le problème de la vie et de la mort l'inquiète. Il aurait sans doute beaucoup d'explications à demander s'il sait. Cela n'arrivera pas, mais il apportera un jour le texte suivant imprimé avec de très rares et légères retouches.

VIE ET MORT

Tout le monde vient à la vie,
C'est bien joli.
Tout le monde va à la mort,
Triste sort.
Quand je pense aux morts,
Je pleure.
Quand je pense aux vivants,
Je ris.

Le grand-père est mort
D'une hémorragie,
C'est bien triste.
Tôt ou tard,
Riche ou pauvre,
Tu partiras.
C'est trop triste.

Libéré totalement de son milieu, sa sensibilité comprise et encouragée, l'aurait certes dégagé de cette attitude volontairement durcie et insensible qu'il se plaît à prendre pour s'imposer aux camarades qu'il subjugué incontestablement.

En dessin aussi, il a su prendre un départ assez original qui lui a redonné confiance en l'école où il avait fini par s'installer dans sa « médiocrité » sans espoir d'en sortir un jour.

C., atteint d'une infirmité — il boite affreusement — dont il souffre plus moralement que physiquement peut-être ; myope à l'excès, semble tenir rigueur à la société des tares qui le diminuent. Il serait méchant à l'occasion, mais une rare sensibilité imprègne tous les textes qu'il apporte. Ceux-ci sont très courts, notations poétiques auxquelles la classe reste insensible et qu'elle ne choisit pas.

On y sent une personnalité repliée sur elle-même : le cadre reste étroit. L'enfant vit égoïstement — parce que rejeté par la société — dans un monde qu'il se forge et qu'il idéalise. Son aspiration à un paradis — consolation de l'injustice qu'il traîne — on la voit transpercer dans les textes qu'il intitule Trois petites étoiles, La lune, Un rêve de Noël, La chanson du ruisseau, Le miroir, Le papillon, Le soleil, Le printemps.

Mais c'est un enfant avec lequel il faudrait s'entretenir seul pour sonder ce qui le paralyse et faire luire cette lumière vers laquelle il tourne inlassablement son regard de bête inquiète et délaissée. Je n'en prends pas le temps, bousculée par l'activité de la classe, et j'ai tort. C'est la seule occasion qu'il ait d'affirmer sa personnalité, et il en a bien besoin.

Des travaux imposés ne pourraient mettre en lumière chez lui les complexes qui se dévoilent tout naturellement dans ses textes libres.

Un matin, Jacques a apporté une baïonnette trouvée par hasard dans son grenier. Il la pose sur le bureau. Mon premier réflexe est de la lui faire reporter le plus tôt possible d'où elle vient. Mais je réfléchis et vois, là, l'occasion de sonder toute la sensibilité de la classe.

Sans dire un mot, je la sors du fourreau, sérieusement, et la montre... et aussitôt les pensées fusent, que nous n'avons qu'à noter au tableau, à classer pour obtenir ce texte qui se passe de commentaires.

Et la leçon de morale est faite. Elle est allée au cœur de tous... et naturellement ; sans aucun artifice.

TRISTE SOUVENIR

Dans son grenier
Jacques a trouvé
Une baïonnette.
Qu'elle est pointue !
A-t-elle tué quelqu'un ?
Qu'il a dû souffrir !
Ma figure se crispe,
Mon cœur bat,
Mon ventre se serre,
Je ferme les yeux.
Ce n'est pas un jouet,
Mais un atroce outil de mort
Trop dangereux

Qui fait verser le sang... et les larmes.
Je suis content de vivre, moi.
Ah ! ne jamais voir la mort !
Que la vie serait belle
Dans la paix.
Devant soi toujours un beau ciel,
Toujours les champs fleuris,
Toujours les rires et les chansons,
La liberté, la vie,
La joie qui tend les bras !

M^{me} BARTHOT, Saint-Benoît (Vienne).

Le poème ci-dessous, d'un enfant entraîné à l'expression libre, dit l'inquiétude de l'adolescent qui, au moment d'entrer dans la vie, s'interroge sur son avenir.

« Ils » ont pris la maison

Dans le soir,
Dans l'automne,
Dans les feuilles
Qui volent au vent,
L'enfant immobile,
Pense
A sa tristesse
A son cafard,
A la maison
Du bout de la rue
Où il est né
Et qu'il va quitter.
Maintenant des gens grossiers,
Crâneurs,
Ont pris possession
De la petite maison
Si calme autrefois
Dans la tristesse et la joie,
Ils y font la foire
Dans les couloirs...

Dans le soir,
Dans l'automne,
Dans les feuilles
Qui volent au vent,
L'enfant détourne
Son visage
Et de grosses
Gouttes noires
Coulent
De ses yeux
Encore enfants
Coulent comme
Le ruisseau dans
La plaine verdoyante.
Il pleure,
Il pleure,
Sa tristesse,
Son cafard,
Et sa maison.

Dans le soir,
Dans l'automne,
Dans les feuilles
Qui s'envolent,

Il s'est levé,
Mais brusquement,
Saisi par la peur,
Il court,
Il longe les murs
Gris des murailles.
Au coin de la rue,
Rassuré,
Il regarde
De tous les côtés
Puis retombe sur le trottoir
Epuisé de peur
Et de malheur.
Il se redresse
En poussant des cris
De peur et de détresse
En pensant à l'avenir,
Dans le soir,
Dans l'automne,
Dans les feuilles
Qui s'envolent,
L'enfant se met
Droit,
Immobile,
Et défie le malheur,
Mais brusquement,
Il s'enfuit
A travers les rues
Pour rejoindre
Sa forêt.
Le crépuscule se levait,
Le soleil d'un soir
Se couchait.

Dans le soir,
Dans l'automne,
Dans les feuilles
Qui s'envolent,
Là-bas,
Un enfant courait
Dans la forêt.

Clément PERRET (14 ans).

(Ecole Freinet.)

Et voici comment Claude Belleudy, devenu homme, se remémore ses journées de travail à l'École Freinet, et cette quête permanente d'une vie mêlée de tragique et de rêve.

Le rêve et la vie

Que de poèmes ont fleuri sur les pages vierges de mes cahiers d'écolier ! Rêves de pays imaginaires où poussent des étoiles et des fleurs toujours changeantes, toujours nouvelles, aux mille couleurs.

Plages de sable fin doucement bercé par la vague blanche qui murmure aux creux des rochers ! là où l'algue s'endort, sous le reflet de la lune.

Parfois des sirènes aux parfums grisants et venues de si loin troublent mes songes de leurs musiques mélancoliques et aériennes. Puis les déserts de sable où passent des vents cruels, défilent sur l'écran de mes songes, laissant en moi, une féerie de lumières et de trésors insoupçonnés !...

Tout d'un coup la vie, cette aventurière aux cent visages, me fait entrevoir les villes froides où gronde l'usine qui déverse le flot des hommes sur le pavé. Comme l'océan surchargé d'eau lourde, déborde sur la lande déserte.

Ouvriers noirs de fumée et de tristesse, mendiants aux regards nostalgiques et vagabonds, et tout un tas de pauvres gens qui comme moi ont un cœur et du sang dans leurs veines d'affamés s'en vont vers LEUR DESTIN de misère allégés de songes. Mais ce n'est plus un rêve parsemé d'étoiles et de tendresse, c'est la vie mystérieuse qui va plus loin que sa pauvreté et que personne n'a jamais comprise parce qu'elle est trop vaste de silence. Cette vie qui me fait écrire des poèmes qui sont en petit son grand poème, qui nous étirent au plus profond de nous-mêmes et fait glisser des larmes sur la joue de l'adolescent bouleversé de toutes les grandeurs, de toutes les misères qui transportent le monde. Et l'enfant qui sait rêver entrevoit toutes ces choses cachées derrière la fenêtre de la vie, et il se sent uni aux hommes qui souffrent des mêmes tourments.

Tous ces rêves qui naissent dans mon cœur ont bien des fois l'amère existence que je mène pour gagner mon pain, ils m'emportent loin du passé, pour une heure qui me semble une éternité.

Claude BELLEUDY.